

— Cette vieille fée, pensa-t-il, n'avait pas assez accaparé Gabrielle, il faut maintenant qu'elle nous l'enlève tout à fait ! Car je vois bien où elle veut en venir. . . . Toutes ces gentillesses n'ont d'autre but que de nous apprivoiser. Une fois qu'elle aura mis en cage la petite colombe, elle se souciera bien des vieux ramiers !

Il monta dans sa chambre, et, tout en s'habillant pour le dîner, suivit le cours de ses réflexions, qui devinrent de plus en plus sombres. Comment empêcher l'accomplissement d'un projet dont la seule perspective devait tourner la tête de joie à ses parents et à sa sœur ?

— La petite est encore assez raisonnable, se disait-il, quoiqu'elle ne soit guère pratique et qu'elle vive un peu dans les nuages ; mais ma mère se laissera certainement éblouir, et mon père ne voit rien que par elle.

Cependant, même pour Emile, le dîner et la soirée se passèrent très bien. La réserve, pleine de finesse et de goût, de la marquise et de René le rassura, parce qu'il ne la comprit pas : le visage gracieux et tranquille de Gabrielle ne lui dit rien non plus. Madame Duriez, au contraire, étant femme et par conséquent plus perspicace, voyait flotter devant ses yeux un rêve dont l'apparition la plongeait dans l'extase.

Deux ou trois jours après cette visite, la famille Duriez, en sortant de table vers huit heures, se rendit dans le jardin. Ce jardin s'inclinait en pente du côté de Saint-Cloud. Dans la partie la plus élevée, le long de la maison s'étendait une terrasse d'où la vue, sans être aussi vaste que les étages supérieurs, était déjà fort belle ; au-dessus, un balcon et de longs rameaux de glycine grimpaient et serpentant tout autour : au milieu, des sièges, et une table rustique sur laquelle était servi le café.

Ce soir-là, Gabrielle avait apporté un livre broché, et, à peine eut-elle reposé sa tasse vide, qu'elle se réfugia dans le coin où il faisait encore le plus clair et se mit à lire. Elle avait appuyé ses deux petits pieds dans les découpures de la balustrade, et sur ses genoux ainsi élevés, elle avait posé son volume ouvert et ses deux coudes, soutenant de ses mains sa jolie tête et le flot de ses cheveux blonds ; elle paraissait complètement absorbée.

M. Duriez et son fils avaient allumé leurs cigares. Un journal était sur la table, et ces messieurs causèrent un instant politique. Madame Duriez, après s'être plainte de la chaleur, s'était renversée dans son fauteuil, et, les paupières à demi closes, songeait mollement en regardant Paris. De ce côté, la nuit montait, et les fumées de la grande ville se distinguaient, blanchâtres et lourdes, sur le fond gris du ciel. Ce tableau brumeux et uniforme inspirait à madame Duriez des réflexions qui, si elles n'étaient pas plus variées, étaient beaucoup plus riantes ; on aurait pu les résumer dans ces deux mots, que la bonne dame se répétait tour à tour avec béatitude : Comtesse de Laverdie. . . Gabrielle de Laverdie. . .

Cependant, Emile parut tout à coup frappé d'une idée extraordinaire ; il fit le mouvement de quelqu'un qui attraperait quelque chose au vol et laissa tomber son cigare : puis il décroisa si brusquement les jambes qu'il faillit renverser la table, et que les quatre tasses en frémissèrent dans leurs soucoupes.

— Mon Dieu ! qu'y a-t-il ? cria madame Duriez, arrachée soudainement ainsi à sa contemplation de châteaux en Espagne.

Son fils ouvrit la bouche comme pour parler, regarda du côté de Gabrielle qui était trop loin pour entendre,

et, se ravisant, ne dit rien. Bientôt après il se leva, alluma un autre cigare, et se mit à marcher de long en large sur la terrasse. Au moment où sa promenade l'amena aussi loin que possible du reste de la famille, on l'eût entendu murmurer : — Un uniforme, deux ou trois blessures, des actes d'héroïsme, cela fait bien autant d'effet qu'un titre. . . Puisqu'elles veulent être éblouies, on les éblouira, on les aveuglera, mais pour Dieu, pas ce Laverdie !

Il revint sur ses pas et passa près de sa sœur.

— Tu t'abîmes les yeux, lui dit-il.

Gabrielle ne répondit pas.

Alors il se dit que le meilleur moyen de forcer la jeune fille à fermer son livre était d'exciter sa curiosité : il retourna donc à sa place et se rassit, en ayant soin de placer sa chaise de façon que Gabrielle ne pût perdre un mot de ce qu'il dirait. Avant de commencer, il fit intérieurement appel à toute la diplomatie qu'il possédait, ou du moins à celle qu'il se flattait de posséder.

— Mère, dit-il d'une voix très haute, qui réveilla madame Duriez (littéralement, cette fois, car, après l'aventure de la table, elle s'était tout à fait endormie), tu ne sais pas qui je vais t'amener demain à dîner, si toutefois tu le permets ?

Madame Duriez bâilla jusqu'à ce que les larmes lui eussent coulé sur les yeux.

— Mon cher enfant, répondit-elle, toutes les personnes que tu pourras nous présenter seront les bienvenues, tant que tu le sauras.

— Ah ! par exemple, j'en suis bien certain pour celui-là. Vous verrez demain l'un des plus charmants garçons qui existent : c'est ce jeune capitaine du 8e chasseurs à cheval, Ernest Arnaud, grâce à qui tous les ennuis de volontariat m'ont paru presque supportables.

Emile avait déjà parlé à sa mère d'Ernest Arnaud, et celle-ci s'était mis dans la tête, sans qu'il fut possible de l'en dissuader, que ce jeune officier avait, d'un façon d'une autre, sauvé la vie à son enfant ; que, sans lui, ce gros Emile blond et rose, qui semblait éclater de force et de santé, n'eût certainement jamais atteint le dernier jour de la terrible année d'épreuve.

Le fait est qu'Emile et Arnaud, tous deux gais, bons enfants, étaient vite devenus d'excellents amis, et avaient trouvé moyen de s'amuser beaucoup ensemble même en dépit de la distance qu'établissait entre eux la discipline. Cette intimité, du reste, s'était vue cimentée par des services mutuels : le capitaine faisant passer volontaire une douzaine de mois assez agréables, et celui-ci laissant la main de son supérieur puiser à l'aise dans sa bourse bien garnie d'enfant riche et d'enfant gâté. Tout ceci, pour madame Duriez, restait un peu vague ; elle avait envoyé de grosses sommes en cachette de son mari, et se souciait fort peu de ce qu'elles étaient devenues. Le mot de volontariat lui donnait le frisson, et le nom d'Ernest Arnaud lui faisait verser des larmes de reconnaissance et d'attendrissement.

L'idée qu'elle allait voir cet être généreux ! cet ange gardien de son Emile, la remplit d'une joyeuse émotion.

— Ah ! voilà une bonne nouvelle, vraiment ! s'écria-t-elle. Qu'il vienne, ce cher jeune homme. Que je sois donc heureuse de le voir, de le remercier ! . . . Comment se fait-il que tu n'aies pas songé à me l'amener plus tôt ?

— C'eût été difficile, de Besançon où il se trouvait. Mais sa division vient d'être transférée à Versailles.

— Mais c'est tout près ! Nous le verrons souvent, père. Pourvu qu'il vienne en uniforme ! celui des ca-